

L'Étranger

by Albert Camus · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/l-tranger>

Summary

En 60 secondes

La mère de Meursault meurt ; il ne ressent rien, et tout le monde le remarque. Il dérive au fil du soleil, de la mer et d'une sordide querelle de voisinage, jusqu'au jour où, sur une plage éblouissante, il abat froidement un Arabe. Au procès, l'accusation se soucie moins du meurtre que de son incapacité à pleurer. Condamné, il finit par exploser contre un aumônier, embrasse l'indifférence du monde et se déclare heureux.

Pourquoi le lire

C'est le roman fondateur de l'absurde : une voix plate et sincère qui affirme que la vie n'a pas de sens intrinsèque, et une société qui préfère exécuter un homme plutôt que tolérer son honnêteté. Lisez-le si vous vous êtes déjà senti en décalage avec les rôles que tout le monde joue — mariages, funérailles, deuil à horaire fixe. C'est court, brutal, et cela reconfigure votre façon de juger les gens.

L'histoire

Des funérailles sans larmes

Le roman s'ouvre sur Meursault recevant un télégramme annonçant la mort de sa mère : « Maman est morte aujourd'hui. Ou peut-être hier, je ne sais pas. » Meursault, colon français en Algérie, prend le bus pour l'asile de vieillards de Marengo où sa mère a passé ses trois dernières années — il l'avait rarement visitée, parce que cela coûtait du temps et de l'argent. Il refuse de voir son corps. Quand le gardien propose d'ouvrir le cercueil, il dit non. Pendant la veillée qui dure toute la nuit, le gardien propose d'allumer la lumière ; Meursault répond qu'il n'en a pas besoin, mais l'homme l'allume quand même, en expliquant que la lumière est trop faible. Puis, de façon choquante, Meursault fume et boit un café au lait à côté du corps, et le gardien est scandalisé — fumer près des morts, c'est la faute impardonnable. Le cortège funèbre avance péniblement sous un soleil de plomb. Thomas Pérez, le vieux monsieur que les pensionnaires appelaient en riant le « fiancé » de sa mère, traîne derrière, perd son chemin, tombe sans cesse. Meursault ne garde presque rien de cette journée, sinon « surtout la chaleur » — le reflet éblouissant de la route, l'odeur du cuir et du fumier. Le soleil, la route, sa fatigue rendaient tout irréel. Le lendemain, il se baigne à la piscine publique, rencontre Marie Cardona, ancienne dactylo de son bureau, rit avec elle dans l'eau, va voir le soir même un film avec Fernandel et la couche avec lui.

Une lettre écrite sans jugement

Raymond Sintès, le voisin de Meursault, que l'on dit souteneur mais qui prétend travailler dans un entrepôt, raconte à Meursault qu'il a battu sa maîtresse arabe après avoir découvert qu'elle le trompait. Il demande à Meursault d'écrire une lettre pour la faire revenir, afin de coucher avec elle, de cracher à sa figure et de la jeter dehors. Meursault accepte, sans objection morale, et écrit la lettre le soir même. La maîtresse de Raymond arrive à son appartement un dimanche matin. Il la bat violemment. La police intervient et Raymond est convoqué au commissariat. Meursault témoigne que la femme l'a trompé, et Raymond s'en tire avec un avertissement. Pendant ce temps, la vie propose à Meursault ses scénarios habituels, et il hausse les épaules devant chacun. Marie lui demande s'il l'aime ; il répond que cela ne veut rien dire, probablement pas. Elle lui demande s'il veut l'épouser ; cela ne change rien pour lui, il l'épousera si elle le veut — et elle est ravie. Son patron lui propose un poste à Paris ; Meursault répond que cela lui est égal, que les gens ne changent jamais de vie, et le patron est vexé. Au bout du couloir, le vieux Salamano bat et insulte chaque jour son épagneul espagnol galeux, puis pleure quand le chien s'échappe et implore Meursault de deviner si la fourrière le gardera en vie. Salamano mentionne que des voisins ont dit du mal de Meursault d'avoir envoyé sa mère à l'asile. Meursault est surpris — il n'a jamais pensé avoir fait quelque chose de mal.

Le soleil appuie sur la gâchette

Raymond invite Meursault et Marie à passer le dimanche à la maison de plage de son ami Masson, près d'Alger. Après le déjeuner, Meursault, Raymond et Masson se promènent sur la plage et croisent deux Arabes, dont le frère de la maîtresse de Raymond. Raymond et Masson se battent avec les Arabes, et Raymond est blessé par un couteau (tailladé au bras et à la bouche). Les Arabes s'enfuient alors. Meursault prend le revolver de Raymond pour qu'il ne fasse pas de bêtise. Plus tard, Meursault marche seul sur la plage sous un soleil écrasant, tenant le revolver de Raymond. Le soleil est « le même que le jour où j'avais enterré maman ». Sous un rocher près d'une source, l'Arabe l'attend, le couteau à la main. Meursault pense : « Je ne sentais que les cymbales du soleil qui se heurtaient sur mon front. » Quand l'Arabe tire son couteau, Meursault tire un coup de revolver et le tue. Puis, après un temps d'arrêt, quatre autres coups sur le corps inerte — « comme si je frappais à quatre reprises coup sur coup sur la porte du malheur ». Arrêté, interrogé, il rencontre le juge d'instruction, qui brandit un crucifix et lui demande s'il croit en Dieu. Non, répond Meursault. Le juge le traite de « Monsieur Antéchrist » et déclare que sa propre vie n'a pas de sens sans la foi.

Coupable de ne pas avoir pleuré

En prison, Meursault s'adapte à la détention. Il réalise qu'il se parle à lui-même depuis des jours. Il met au point un système de mémoire pour passer le temps, se remémorant chaque détail de son appartement, et Marie lui rend visite une fois dans une robe rayée rouge et blanche avant que le règlement ne lui coupe tout accès : elle n'est pas sa femme. Le procureur concentre son accusation sur le comportement de Meursault aux funérailles de sa mère — il a fumé, bu un café

au lait, n'a pas pleuré. Le gardien confirme que Meursault a refusé de voir le corps. Plusieurs témoins déposent au procès : Céleste (le patron du café), Marie, Raymond, Masson, Salamano et Thomas Pérez. Céleste témoigne en faveur de Meursault, qualifiant le meurtre d'« accident ». Marie témoigne sur leur baignade et leur séance de cinéma le lendemain des funérailles ; le procureur relève le timing. Le témoignage de Pérez sur les funérailles est confus et ému. Le procureur déclare que Meursault est moralement coupable de la mort de sa mère et soutient qu'il n'a pas d'âme. Il dit au jury que Meursault « n'avait pas sa place dans une société dont il ignorait les règles les plus fondamentales ». Meursault est condamné à mort par décapitation publique (la guillotine sur une place publique). Dans sa cellule après le procès, Meursault obsède sur son pourvoi et son exécution imminente. Il refuse à trois reprises de voir l'aumônier de la prison, mais l'aumônier lui rend quand même visite. L'aumônier insiste, affirmant que le cœur de Meursault est « dur et aveugle ». Meursault finit par exploser de rage, attrapant le col de l'aumônier et lui criant que rien n'a d'importance parce que tout le monde est condamné à mourir, que ce soit maintenant ou dans vingt ans, et que l'aumônier vit « comme un mort ». « J'avais vécu ma vie d'une certaine manière et j'aurais tout aussi bien pu la vivre d'une autre. » Il dit qu'il s'est ouvert « à la tendre indifférence du monde » et l'a trouvée « tellement pareille à lui-même — tellement fraternelle, vraiment — qu'il s'est senti avoir été heureux et l'être encore ». Dans les dernières lignes, Meursault espère que le jour de son exécution il y aura une grande foule de spectateurs qui l'accueilleront « avec des cris de haine ».

Personnages

- Meursault: Un employé français d'Alger qui dit la vérité sur ce qu'il ressent—c'est-à-dire presque rien. Il tue un homme sur une plage sans mobile et meurt pour son honnêteté plutôt que pour son crime.
- Marie Cardona: Une dactylographe du bureau de Meursault qui aime le soleil et la mer comme lui. Elle lui demande si il l'aime et s'il veut l'épouser, reçoit des réponses indifférentes, et reste quand même—jusqu'à ce que le règlement de la prison l'en empêche parce qu'elle n'est pas sa femme.
- Raymond Sintès: Le voisin de Meursault, soupçonné de proxénétisme, qui bat sa maîtresse et entraîne Meursault dans sa vengeance. Sa querelle avec le frère de la femme traîne Meursault sur la plage fatale, et il témoigne pour lui au procès.
- Salamano: Le vieil homme qui insulte et bat son chien chaque jour, mais pleure quand il s'enfuit. Il montre à Meursault que l'attachement et la cruauté peuvent cohabiter dans un même corps, et témoigne au procès.
- Thomas Pérez: Le vieil homme que les résidents de la maison de retraite plaisaient en l'appelant le « fiancé » de la mère de Meursault. Il titube derrière le cortège funèbre dans la chaleur, et son témoignage confus et larmoyant ne parvient pas à sauver Meursault.

- Céleste: Le patron du restaurant qui nourrit Meursault depuis des années. À la barre des témoins, il qualifie le meurtre d'« accident »—la seule voix qui le traite comme un homme, pas comme un monstre.
- Masson: Le propriétaire insouciant de la maison de plage où les Arabes affrontent le groupe. Il participe à la bagarre, voit Raymond saigner, et témoigne plus tard pour Meursault.
- L'Arabe: Le frère non nommé de la maîtresse de Raymond, l'homme que Meursault tue. Il n'a jamais de nom—aucun des Arabes n'en a—ce qui est en soi une accusation.
- L'Aumônier: Le prisonnier de la prison qui refuse d'accepter un non comme réponse. La rage de Meursault contre lui est le point culminant du livre : le moment où un homme refuse le scénario de Dieu dans son dernier souffle.

Thèmes

L'absurde: Meursault tue un homme parce que le soleil l'aveugle et qu'un couteau a brillé — aucune haine, aucun plan, aucun sens. L'univers n'offre aucune raison, et le livre refuse d'en inventer une. Chaque institution s'empresse alors d'en fournir une quand même : le juge avec son crucifix, le procureur avec sa fable morale, l'aumônier avec le salut. Tous échouent face à un homme qui dit simplement ce qui est. Le fond de la pensée : le monde est indifférent, et la seule réponse honnête consiste à regarder cette indifférence sans ciller.

La société punit l'honnêteté, pas le crime: Le procès est la plaisanterie la plus cruelle du livre : le procureur parle à peine du meurtre. Il bâtit son dossier sur des cigarettes à une veillée, un café au lait près d'un cercueil, une séance de cinéma le lendemain d'un enterrement. Meursault est condamné pour avoir refusé de jouer le chagrin à heure fixe. Le verdict en dit plus long sur les jurés que sur le meurtrier : ce que la société ne peut pas pardonner, c'est un homme qui refuse de mentir sur ses sentiments. Le fond de la pensée : la conformité aux scénarios émotionnels compte plus pour la société que la vérité.

La tyrannie des rôles tout faits: Le mariage, l'emploi à Paris, le deuil, la religion — chacun est un rôle prêt à porter, et Meursault hausse les épaules devant tous. Il épousera Marie si elle le veut ; il ira à Paris si on lui propose ; il ne pleurera pas parce qu'il n'a pas envie de pleurer. Même la lettre de vengeance de Raymond est écrite sans jugement, car refuser exigerait une conviction qu'il n'a pas. Le fond de la pensée : la plus grande partie de ce qu'on appelle la morale est une représentation, et Meursault dépouille la représentation pour voir ce qui reste — c'est-à-dire très peu de choses, et très honnêtement.

La mort comme seule certitude: L'aumônier promet le salut ; Meursault répond par un calcul. Tout le monde meurt, maintenant ou dans vingt ans, et rien ne change cette équation. Son emportement — traitant l'aumônier d'homme vivant « comme un mort » — est la thèse du livre en une seule scène : une vie passée à se préparer à une autre vie est une vie non vécue. Face à l'exécution, Meursault ressent enfin quelque chose comme une parenté avec sa mère, qui a affronté la même fin chez elle. Le fond de la pensée : la certitude de la mort n'est pas une

malédiction, mais le seul fait qui rende la vie urgente et égale.

L'effacement colonial: L'homme que Meursault tue n'a pas de nom. La maîtresse que Raymond bat n'en a pas davantage, ni aucun Arabe du livre. Ils existent comme obstacles, menaces, artifices d'intrigue — vus entièrement à travers les yeux des colons français. Le meurtre lui-même occupe à peine le procès, comparé à l'enterrement d'une Française morte. Le fond de la pensée : la narration plate du livre expose un monde où une vie indigène pèse moins que les manières d'un colon, et le silence autour du nom de l'Arabe est l'accusation la plus forte.

Symboles

- Le soleil:
- Le crucifix:
- Le chien:
- La lettre:

La fin expliquée

La fin est une conversion de Meursault — non pas vers Dieu, mais vers le monde tel qu'il est. Après avoir chassé l'aumônier, il s'ouvre à la « tendre indifférence du monde » et la trouve « si semblable à un frère ». Le paradoxe est le propos : la même indifférence qui l'a condamné le libère aussi. Si rien n'a d'importance cosmiquement, alors sa sentence n'est pas plus définitive que la mort que chacun affronte, et le bonheur devient possible même dans une cellule, à attendre la lame. Certains lecteurs y voient une paix authentique — un homme enfin chez lui dans un monde sans sens, souhaitant les « cris de haine » d'une foule comme une forme de communion. D'autres y voient un délire, un condamné rationalisant la terreur en sérénité. Une lecture plus sombre relève le coût : l'Arabe reste sans nom et sans deuil pendant que Meursault atteint sa belle acceptation. La fin frappe parce qu'elle refuse toute consolation — pas de rédemption, pas de sens, juste un homme choisissant de se dire son sort pour sien.

Les meilleures citations

- "Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas." - Meursault
- "Tout n'y était que brûlure du soleil, éclatement du soleil sur ma front." - Meursault
- "Je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde." - Meursault
- "J'avais vécu d'une certaine manière et j'aurais pu vivre d'une autre manière." - Meursault

Limites

La platitude du livre peut passer pour du vide : Meursault n'a aucune intériorité au-delà de la sensation, et 120 pages de narration in affectée peuvent sembler étouffantes. Le problème colonial est réel — l'Arabe assassiné n'a ni nom, ni voix, ni famille sur la page au-delà de la

vengeance, et le climax moral du roman appartient entièrement au tueur français. Les femmes sont maltraitées aussi : Marie existe surtout comme soleil et chair, et la maîtresse battue n'est qu'un procédé. Les lecteurs en quête de motif, de psychologie ou de justice n'en trouveront aucun, et certains jugeront la philosophie affirmée plutôt que gagnée.

En une phrase

Un homme est exécuté non pas pour avoir tué, mais pour avoir refusé de feindre de ressentir.

Pour qui

Quiconque s'est déjà senti étranger à un mariage, à des funérailles ou à une soirée de bureau — et s'est demandé si tous les autres jouaient la comédie. Indispensable aussi pour les amateurs de philosophie dans la fiction : voici l'absurde incarné, en moins de 150 pages.